

RICARDO DE CASTRO



SÉVILLE

INSOLITE ET SECRÈTE



ÉDITIONS JONGLEZ

LES RELIEFS DE LA CHAPELLE DES LUISES

⑫

Des images fantastiques qui symbolisent la dégradation de l'homme par le péché

Capilla de los Luises
Calle Trajano, 35

L'élément le plus surprenant et le plus insolite de la chapelle des Luises, édifice de style néogothique italien construit par l'architecte sévillan Aníbal González entre 1916 et 1920, est visible à l'extérieur. Il s'agit des sculptures en briques rouges du programme iconographique alambiqué présenté à hauteur d'homme. Sur la gauche de la porte principale de la chapelle commence une frise avec des formes végétales dans laquelle s'insèrent des images religieuses et fantastiques, des reliefs



représentant un lézard fatigué et décapité par les caresses superstitieuses des passants, un ogre et son épée regardant devant lui avec défiance, un terrible dragon, un chien menaçant la gueule ouverte, un homme barbu battant une tête de mort de son bâton...

Des images bestiales et monstrueuses qui incarnent le Mal et les multiples formes de dégradation de l'homme par le péché, rappelant d'une certaine manière l'iconographie de la sculpture romane. Dans la partie centrale, d'autres figures ornementales reflètent les symboles de la passion du Christ : un coq à la poitrine bombée, l'emblème de Pierre qui a renié trois fois Jésus, le Christ portant la Croix, trois anges, le tissu de Véronique et les outils de la Crucifixion (un marteau et trois clous, la lance et l'éponge, les échelles...).



Les symboles des quatre évangélistes

Sur la gauche de la porte, trois fenêtres sont encadrées par quatre pilastres. Chaque pilastre est dédié à un évangéliste, avec son symbole au pied de la colonne et une petite statue à son sommet. La représentation du tétramorphe commence par la gauche avec la figure d'un ange, suivie d'un taureau, d'un aigle et d'un lion. Comme on le sait, les délicates sculptures en briques font référence aux quatre évangélistes : Matthieu, Luc, Jean et Marc (dans cet ordre). Selon l'Ancien Testament, le prophète Ézéchiël, probablement influencé par l'astrologie babylonienne et le symbolisme de l'Égypte ancienne, décrit dans l'une de ses visions quatre créatures qui avaient un visage humain de face et un visage animal de dos. À la fin du IV^e siècle, c'est saint Jérôme qui associa les quatre figures aux évangélistes, perpétuant cette tradition dans la sculpture et la peinture de l'art médiéval.

Les quatre symboles des évangélistes se retrouvent également dans la carte de tarot du Monde. Au-dessus, les deux êtres célestes, l'aigle qui reflète la force de l'intellect et de la parole et l'ange, en lequel résident les sentiments et l'amour. Et en dessous, sur la terre, le lion, qui montre la créativité ou l'activité sexuelle et le bœuf, qui nous conduit vers la matière.

CENTRE DE DOCUMENTATION DES ARTS DU SPECTACLE

25

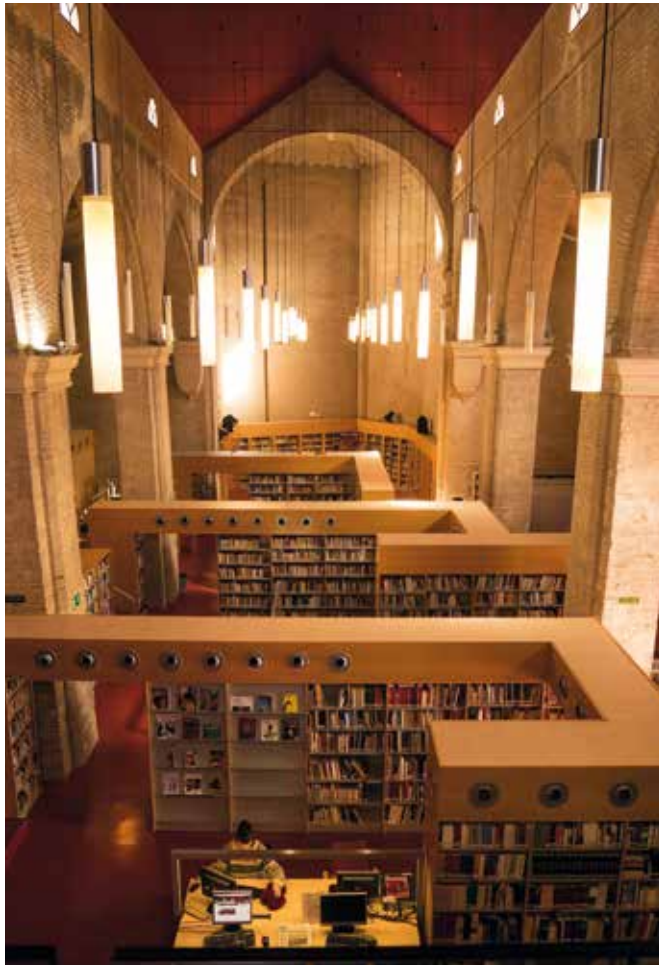
Une bibliothèque magique

Santa Lucía, 10

95 592 8850

juntadeandalucia.es/cultura/redportales/cdaea

Visites guidées sur rendez-vous, les premiers lundis (11 h) et jeudis (16 h) de chaque mois



Depuis 2012, la magnifique nef restaurée de l'ancienne église gothique de Santa Lucía abrite le Centre de documentation des arts du spectacle, une organisation qui a signé un accord avec le Cercle magique de Séville, l'association des illusionnistes de Séville, pour héberger le Fonds de l'illusionnisme de l'Andalousie. La collection du Fonds contient un grand nombre de livres, de titres de revues et d'enregistrements vidéo indispensables pour connaître l'histoire de la magie dans la ville et en Andalousie, ainsi qu'un important répertoire de notes de cours, ressource fondamentale pour la transmission du savoir magique, généralement éphémère et secret. La collection du Fonds, qui n'a cessé de croître grâce à des acquisitions et des donations, est la troisième plus importante d'Espagne après celle de la Fondation March et les archives de la Bibliothèque nationale, et la première pour les enregistrements vidéo.

Le livre le plus ancien et sans doute le plus important est le *Curso completo de prestidigitacion o la hechiceria antigua y moderna explicada (Cours complet de prestidigitacion ou la Magie ancienne et moderne expliquée)* de Jean Nicolas Ponsin, qui date de 1880 environ et qui a été publié à Valence par la librairie Pascual Aguilar. Pablo Minguet (1733-1778) fut le premier auteur espagnol de livres sur l'illusionnisme, parmi lesquels *Juegos de manos o sea arte de hacer diabluras (Jeux de mains ou l'Art de faire des tours)*. Son origine remonte à l'époque où les magiciens sévillans, qui se réunissaient dans l'arrière-salle d'un bar de l'Alameda de Hércules, virent comment l'une des crues du Guadalquivir qui dévastaient périodiquement la ville faillit emporter leur bibliothèque, qui dut être répartie entre tous les membres du Cercle magique.



Une porte qui a voyagé

La porte originale de Santa Lucía a été démontée pour être installée dans l'église de Santa Catalina dans les années 1930. L'église a été sécularisée par la mairie en 1868 et cédée au Cercle démocratique, réunion d'honorables artisans, qui en fit son siège. Au fil des ans, elle a été utilisée à des fins très diverses : fabrique d'allumettes, cinéma, atelier automobile, salle de répétition...

LE MÉDAILLON DE GRACE KELLY ⑧

Histoires de la façade de l'hôtel de ville

Façade de l'hôtel de ville
Plaza de San Francisco



Sur la façade de l'hôtel de ville de Séville, aux côtés des armoiries impériales, les statues d'Hercule et de Jules César et les reliefs en pierre d'animaux mythologiques, apparaît un surprenant portrait de Grace Kelly enserré dans un médaillon, juste en dessous de la dernière fenêtre centrale. Mais comment l'image de la muse d'Hitchcock est-elle arrivée là ?

La construction de l'hôtel de ville de style Renaissance a été entamée en 1526 par l'architecte Diego de Riaño. Cette année-là, Séville fut choisie pour célébrer le mariage de Charles I^{er} et d'Isabelle de Portugal, prenant une importance non négligeable en tant que capitale impériale. Près d'un demi-siècle plus tard, ce bâtiment en pierre de deux étages et richement sculpté fut achevé. Le bâtiment Renaissance occupe un tiers du côté gauche de l'édifice actuel, y compris l'arc qui donnait accès au couvent de San Francisco, aujourd'hui disparu.

Ce n'est que plusieurs siècles plus tard qu'une extension de l'édifice fut entreprise. En 1868, Demetrio de los Ríos fut chargé de construire la nouvelle façade, en respectant le style plateresque de l'ancienne salle capitulaire comme cahier des charges. Bien que la sculpture de la façade ait commencé en 1890 avec le sculpteur Pedro Domínguez, les travaux se poursuivirent pendant près d'un siècle, passant entre les mains de différents sculpteurs jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés dans les années 1970, laissant la pierre taillée à l'état brut telle qu'on peut la voir aujourd'hui. Le dernier de cette saga fut Manuel Echegoyán, né à Espartinas (Séville) en 1905. Dès son plus jeune âge, il montre de grandes aptitudes dans l'art de la sculpture et, à l'âge de 25 ans, il créa le monument à Castelar dans les jardins de Cristina. Il obtient le titre de professeur de dessin à l'académie San Fernando de Madrid, où a lieu le soulèvement contre la République. Pendant la guerre, il travaille comme topographe dans l'armée, puis il est fait prisonnier à Madrid et retourne à Séville en 1940 malgré l'interdiction qui lui est imposée d'exercer sa profession. Au fil des ans, le sculpteur retrouva son prestige et fut chargé d'achever cette façade néo-plateresque. En 1966, l'actrice Grace Kelly, accompagnée de son mari le prince Rainier de Monaco, visita la Feria de Abril. C'est ainsi que Echegoyán décida de l'utiliser comme modèle pour la réalisation d'un des médaillons.

L'autoportrait du sculpteur et de sa femme

Le portrait de Grace Kelly est l'avant-dernière figure féminine sur laquelle on peut retrouver la signature de l'artiste. La dernière est à l'effigie de sa femme, en face du profil du sculpteur qui a gravé son portrait pour l'immortalité dans un exercice de justice poétique.

RÉCLAME DU CAFÉ SAIMAZA

14

La publicité du premier importateur de café de Colombie en Espagne

Calle Goyeneta, 9



Dans le labyrinthe des rues du centre-ville se cache l'un des meilleurs exemples de publicité commerciale de la première moitié du XX^e siècle. Calle Goyeneta 9, dans une maison néobaroque de 1925, se trouvaient les bureaux et l'usine de torréfaction du Café Saimaza, l'un des labels emblématiques de Séville.

Deux paires identiques de mosaïques en céramique blanche et bleue représentant des scènes de l'époque coloniale, plantation, récolte et service du café, ainsi qu'un socle portant le nom du propriétaire, réalisés par la célèbre usine de céramique Mensaque de Triana, sont visibles sur les façades. Le slogan « *arôme concentré* » apparaît également, un slogan qui, les années suivantes, est devenu « *le café des très grands buveurs de café* ». La marque Saimaza faisait référence au nom de famille de Joaquín Sainz de la Maza, un entrepreneur d'origine cantabrique qui, en 1908, s'était lancé dans le commerce du café dans la capitale andalouse. Ce n'est que 25 ans plus tard que la marque deviendra le troisième plus grand importateur national de ce grain, étant le premier à avoir importé du café colombien en Espagne.

La marque a cessé de produire à Séville en 2013.

Le patrimoine de la publicité sur céramique

Séville a été une référence historique pour la fabrication de céramique, dont une partie importante a été utilisée à des fins commerciales et publicitaires. La trentaine d'exemples de supports publicitaires qui sont encore visibles aujourd'hui constituent un échantillon anthropologique des us et coutumes d'une époque. Le panneau le plus caractéristique de la ville est celui de *Studebaker* (Tetuán, 9), peint par Enrique Orce Mármol pour la fabrique de la veuve et des enfants de Ramos Rejano en 1924. Outre les enseignes existantes dans la calle Alfarería de Triana où se trouve le Centre de la céramique (voir page 200), il faut mentionner les enseignes de *Seguros Velázquez*, également réalisées par Mensaque, et celles de *Armería Z* réalisées par José Ruesga en 1945, toutes deux visibles dans la calle Sierpes, les publicités sur la façade du bar *Los Claveles* (plaza de los Terceros), et peut-être l'une des plus emblématiques et des plus anciennes, l'*Alegoría del comercio* peinte par José Recio vers 1915 (Rioja, 1).

LE COQ DE SAN PEDRO

28

Les cendres du coq qui a chanté la nuit où Pierre a renié Jésus-Christ par trois fois ?

Casa de Pilatos

Plaza de Pilatos, 1

95 422 5298

fundacionmedinaceli.org/monumentos/pilatos/

Tous les jours, de novembre à mars de 9 h à 18 h ; d'avril à octobre de 9 h à 19 h

Entrée gratuite le lundi de 15 h à 19 h



La magnifique Casa de Pilatos (Maison de Pilate) offre au regard tout un répertoire d'objets plus ou moins insolites présentant un véritable intérêt artistique et historique, et dévoilant même certains secrets. L'un de ces objets est une curieuse peinture à l'huile représentant un coq prisonnier derrière une grille de fer et encadrée par le mur carrelé de style Renaissance de l'escalier menant au premier étage.

Selon l'histoire, derrière la tablette se trouvait une urne contenant les cendres du coq qui a chanté la nuit où Pierre a renié Jésus-Christ à trois reprises. Il s'agirait de l'une des reliques que le propriétaire du palais, Fadrique Enríquez de Ribera, marquis de Tarifa, rapporta de son pèlerinage à Jérusalem au XVI^e siècle.

Issu de deux des plus importantes familles nobles d'Andalousie, Fadrique Enríquez participe avec son père à la prise de Grenade, où il est fait chevalier à l'âge de 16 ans. Plus tard, il décide d'entreprendre un pèlerinage sur les lieux saints où la passion et la mort de Jésus eurent lieu afin d'obtenir les indulgences promises. Le voyage dure deux ans : il commence en 1518 à Bornos (Cadix) et se termine à Séville en 1520. Accompagné d'une suite composée de son majordome, d'un aumônier et de huit domestiques, il passe par Valence, Marseille, Milan, s'embarque à Venise pour Rhodes et Chypre et arrive au port de Jaffa.

Cette expérience donna naissance au livre *Voyage à Jérusalem*, publié en 1521 dans l'imprimerie même de la Maison de Pilate, un authentique guide pour les futurs pèlerins au sein duquel il avait consigné tout ce qu'il avait vu et vécu. Après avoir débarqué en Terre sainte, territoire tenu par les Turcs, les musulmans lui demandèrent des sommes colossales. Le pèlerin excité fut emmené dans des lieux aussi incroyables que ruineux : l'endroit où Pilate s'était lavé les mains, où l'agneau avait été rôti pour le dernier repas, le rocher sur lequel se trouvaient les empreintes de Jésus, le trou dans lequel avait été plantée la Croix... Toutes sortes de reliques lui furent présentées (des clous, des morceaux de croix, des ossements de saints...) et, qui sait, peut-être y avait-il une urne avec les cendres de ce fameux coq.

Dans son livre, il indique en effet que l'un des endroits que lui montrent les Maures, et où ils lui firent religieusement payer l'entrée, aurait été la maison présumée de Caïphe, « où l'on dit qu'était le feu, que saint Pierre a renié le Christ... et une fenêtre à la porte, où l'on dit que se trouvait le coq ».

LE LÉZARD DE LA CATHÉDRALE ②

Cadeaux royaux, tissus précieux, drogues exquises et animaux étranges

Puerta del Lagarto
Cathédrale de Séville
Plaza del Triunfo
catedraldesevilla.com

Lundi de 10 h 30 à 16 h, du mardi au samedi de 10 h 30 à 18 h, dimanche de 14 h à 19 h (entrée gratuite le lundi de 16 h 30 à 18 h)



On accède à la nef du *lagarto* (lézard) par la porte almohade située à gauche de l'entrée de la Giralda. On comprend alors ce nom curieux, qui lui est donné depuis au moins 1349, en levant les yeux vers le crocodile de grande taille, populairement appelé lézard, suspendu au plafond. À ses côtés, pendus depuis l'arc outrepassé, se trouvent d'autres objets étranges : une défense d'éléphant en ivoire, une bride et un bâton en bois.

Selon les récits de l'époque, le 30 mai 1261, la ville reçut une somptueuse ambassade envoyée par Baibars I^{er}, sultan d'Égypte et de Syrie, au moment des célébrations de l'anniversaire de la mort de Ferdinand III. Les ambassadeurs solennels portant « *des présents royaux, des tissus précieux, des drogues exquises et des animaux étranges* » cherchaient à gagner l'amitié du roi Alphonse X, son fils. Un énorme crocodile égyptien, une girafe dressée avec sa selle et sa bride et « *un âne à rayures noires et blanches* », un zèbre, étaient les animaux qui accompagnaient ces messagers. Il semblerait qu'ils aient été emmenés à l'Alcázar de Séville, transformé alors en jardin pour animaux sauvages, mais qu'ils n'aient pas supporté le climat extrême et changeant de la ville.

Le roi les fit empailler et les exposa dans le cloître de l'église principale, l'énorme reptile du Nil étant le spécimen ayant résisté le plus longtemps suspendu de la sorte au plafond. Au XVI^e siècle, les restes du crocodile furent remplacés par une sculpture en bois peinte en vert. Un siècle plus tard, à l'occasion de sa restauration, un morceau de papier relatant son histoire fut introduit entre ses mâchoires.



Dans de nombreuses églises chrétiennes, vous pouvez trouver des animaux empaillés, des os de baleine... L'exemple le plus proche est le caïman de Permitage de la Consolation de Utrera, à seulement 20 kilomètres. Un autre exemple est l'alligator d'Amérique qui se trouve sur le mur de l'église de la Fuensanta, à Cordoue. Le symbolisme le plus familier les identifie à l'enfer, leurs bouches ouvertes représentant ses portes. D'autres interprétations les associent à la sagesse et à une allégorie du silence des lieux sacrés.

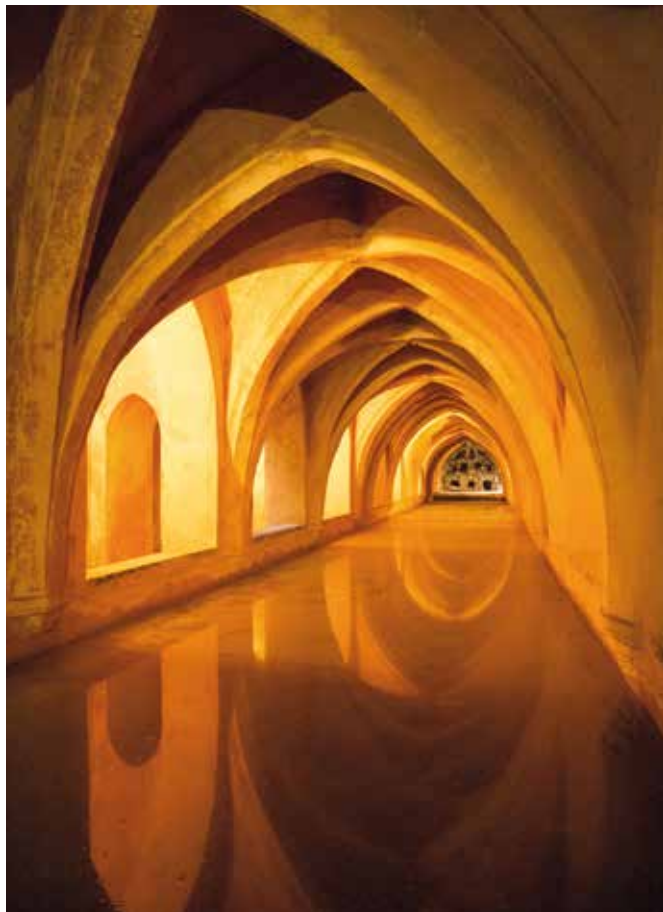
LES BAINS DE MARÍA DE PADILLA 15

Le lieu de prédilection d'une femme devenue reine après sa mort

Alcázar de Séville
Puerta del León
Calle Miguel Mañara
alcazarsevilla.org

Tous les jours de 9 h 30 à 17 h d'octobre à mars et de 9 h 30 à 19 h d'avril à septembre

Entrée gratuite le lundi de 16 h à 17 h d'octobre à mars et de 18 h à 19 h d'avril à septembre



Depuis le jardin de la Danse, un tunnel traversant les fondations du palais gothique mène à un espace isolé et magique, figé dans le temps. Les lumières orangées qui filtrent du toit se diluent dans le bassin silencieux couvert par les trois nefs de pierre des bains de María de Padilla.

L'étang est un réservoir almohade, faisant partie d'un jardin en contrebas conçu à 5 mètres sous le niveau du reste du palais pour être utilisé pendant les mois d'été. Au XIII^e siècle, il a été couvert par des voûtes gothiques sur ordre d'Alphonse X le Sage.

La légende raconte qu'il s'agissait du lieu de prédilection de María de Padilla, la maîtresse du roi Pierre I^{er} (voir page 104). Ce qui est certain, c'est que la température chute de plusieurs degrés dans cet espace pendant les chauds mois d'été à Séville. À partir de 1352, María de Padilla vit avec le roi dans l'Alcázar et lui donne quatre enfants, même si Pierre I^{er} s'est marié par deux fois officiellement pour des raisons politiques. Mais après le décès de María de Padilla en 1361, l'archevêque de Tolède se voit contraint d'annuler ces mariages et de consacrer celui du roi et de sa maîtresse, qui a eu lieu avec des témoins et en secret.

Ce mariage secret, célébré en 1352, a été confirmé par l'existence d'un privilège royal par lequel María de Padilla a reçu la ville de Huelva en cadeau de mariage. Les Cortès la reconnaissent ainsi comme reine, ses enfants sont de fait considérés comme légitimes et cela permet à sa dépouille de reposer encore aujourd'hui dans la chapelle royale de la cathédrale de Séville.

La découverte en 1997 puis la restauration de peintures murales de la Renaissance, cachées par la détérioration due à l'humidité, ont permis d'apprendre que cet espace avait sans nul doute possible été utilisé à des fins récréatives. Ces délicates polychromies, qui ne peuvent être observées aujourd'hui, ont été réalisées entre 1565 et 1579 et représentent des scènes d'agriculture et de chasse ainsi que d'autres thèmes de cour.

María de Padilla, reine de la magie

Le personnage de María de Padilla a eu un impact considérable sur l'imaginaire culturel au fil des siècles, depuis les romances populaires qui ont circulé dans toute la péninsule ibérique jusqu'à l'opéra du même nom que Donizetti a présenté à la Scala de Milan en 1841. Le plus curieux est sans doute son image de reine de la magie dans les religions brésiliennes d'origine africaine, où son personnage est vu comme une diablesse puissante, séduisante et terrible à la fois.

LA BOMBE DU PALAIS DE MAÑARA

24

Une pluie de feu et de mitraille qui dura huit jours

Direction générale du patrimoine culturel. Conseil de la Communauté autonome d'Andalousie

Calle Levías, 27

95 503 6733 - visitas.altamira.ccul@juntadeandalucia.es

Visites guidées du mardi au jeudi de 11 h à 12 h 30 (avec visite du palais d'Altamira)

Entrée gratuite



Sur la gauche de la façade du palais Renaissance de Miguel Mañara, sur une ancienne plaque en céramique, est représentée une petite bombe sphérique étonnante. Ce projectile est un souvenir du bombardement de Séville au milieu du XIX^e siècle par les troupes du général Espartero.

Le général Baldomero Espartero fut un militaire espagnol populaire, très en vue lors des batailles contre les indépendantistes américains et reconnu comme vainqueur de la première guerre carliste. Il prit la régence de manière autoritaire alors qu'Isabelle II était mineure, ce qui provoqua des soulèvements dans de nombreuses villes du pays, dont Séville.

Sous la menace d'une éventuelle attaque, les citoyens décidèrent avec le soutien du conseil municipal de s'armer et de fortifier la ville. Le 18 juillet 1843, les vigiles de la Giralda donnent l'alerte lorsqu'ils aperçoivent les troupes du régent. Pendant huit jours consécutifs, Séville se retrouve sous une pluie de projectiles et de mitraille provenant des positions d'artillerie situées devant deux des portes de la muraille : Osario et Carmona. Au cours du siège, plus de 600 bombes et 900 balles furent tirées, principalement sur les quartiers de Puerta de la Carne, Osario, San Bernardo et San Bartolomé, détruisant de nombreuses maisons dont les décombres jonchaient les rues et faisant de nombreux morts et blessés.

Les Sévillans refusèrent tout accord de reddition, disposés à triompher ou à périr, se battant avec très peu de moyens et ne pouvant se prévaloir que d'une faible expérience militaire. Le manque de soutien politique conduisit Espartero à mettre fin au siège de Séville le 28 juillet avant de s'exiler en Angleterre. Pour récompenser la résistance héroïque des Sévillans, le gouvernement accorda à la ville le titre d'Invicta au nom d'Isabelle II et plaça une couronne civique sur ses armoiries.

Le palais de Mañara

En 1623, le Génois Tomás Mañara acheta et modernisa ce palais Renaissance, l'un des plus beaux de Séville. C'est le lieu de naissance de son fils, Miguel Mañara, le promoteur de la Confrérie de la Sainte-Charité. Au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, le palais eut des destinations différentes : usage domestique, militaire (pendant l'invasion française, c'était la caserne du maréchal Soult), industriel, religieux et, pour finir, d'enseignement. En 1989, il a été acheté par le Conseil de la Communauté autonome d'Andalousie à des fins administratives.

Origine du nom de la calle Levías

Le nom de cette rue fait référence à une famille juive de noble lignée, dont le palais se trouvait ici au XIV^e siècle et dont le membre le plus célèbre fut Samuel Levi, le trésorier de Pierre I^{er}.

MUSÉE DE LA BARBERIE

16

Un salon de coiffure inclassable

Calle Virgen del Valle, 95

Du lundi au vendredi de 10 h à 13 h 30 et de 17 h 30 à 20 h 30, samedi de 10 h à 13 h 30



En traversant le fleuve, non loin de Triana, se trouve le quartier de Los Remedios, qui regorge de rues portant le nom de vierges et de personnages curieux. L'un d'eux était le célèbre rockeur sévillan Silvio Fernández Melgarejo, un enfant maudit de la ville qui reçut la médaille de la municipalité après sa mort en 2001. Une rue, la calle Rockero Silvio, lui fut même dédiée dans le quartier où il vivait. Non loin, dans une autre rue portant le nom d'une vierge, on peut entrer dans le sanctuaire laïque du rock sévillan et de ce martyr qu'était Silvio : le Barbería Museum (Musée du barbier).

Le salon de coiffure a été fondé par Curro Silver Barber (Séville, 1944) au début des années 1980. Il est actuellement dirigé par son fils. Curro disait qu'il ne coupait pas les cheveux : « *les animaux utilisent les poils pour se protéger, ici nous coupons et arrangeons les cheveux* ». Débordant de souvenirs, de bibelots divers et de cadeaux d'amis, le salon de coiffure accumule dans un ordre chaotique photos, figurines, vieux appareils photo, disques, projecteurs... partout sur les murs, dans les coins et même au plafond.

Tout client qui y pénètre se retrouve plongé dans les années 1960 lorsqu'il s'assoit dans l'un des trois vieux fauteuils de barbier Eurostyle en cuir vert, qui sont en parfait état. Au-dessus du miroir, on peut lire la devise de ce salon de coiffure particulier : « *Des ciseaux en argent pour un public en or* ». Don Curro fut l'un des précurseurs du rock sévillan, et un éminent guitariste qui fabriquait même ses propres instruments. Grand fan des Shadows, il lui arrivait bien souvent, une fois les ciseaux posés, de brancher sa guitare pour la faire résonner dans les 17 haut-parleurs cachés un peu partout dans le salon de coiffure. Silvio, l'ami avec lequel il partagea tant de moments, occupe ici une place d'honneur parmi tous les souvenirs qu'il entropose. Portraits, photos, disques, coupures de presse, affiches... et la médaille du mérite du rock rappellent ce musicien inclassable de Séville qui mêlait le rock à la chanson italienne et à la musique de Pâques.

Sur la porte extérieure, au milieu d'affiches et de slogans publicitaires issus de l'imagination de l'artiste, tels que « *Bienvenue au paradis des cheveux* », se détache un panneau portant l'inscription *Penny Lane*. Le Museum Barbershop est jumelé avec le célèbre barbier de Liverpool à qui les Beatles ont dédié leur chanson.

RELIEF D'UN INDIGÈNE FUMANT ⑪

LA PIPE

Le dépôt de tabac

Université de Séville
Calle San Fernando, 4



La magnifique façade de la direction de l'université de Séville est ornée d'une suite surprenante de reliefs aux motifs américains tels que les bustes de Christophe Colomb et d'Hernán Cortés, quelques bateaux et, en particulier, un Indien fumant la pipe, rappelant que le bâtiment était à l'origine la manufacture royale de tabac construite en 1758.

Après la découverte du Nouveau Monde, Séville fut l'une des principales portes d'entrée des navires qui rapportaient toutes sortes de richesses, dont le tabac. Cette plante a été acclimatée au XVI^e siècle par le botaniste sévillan Nicolás Monardes et a rapidement participé à la ferveur européenne qui existait déjà pour le café et le chocolat. Par ordonnance royale, en 1636, la ville obtint le monopole de la production et de la distribution du tabac, une activité qui se développa fortement jusqu'à ce que ce bâtiment soit construit près du fleuve et connecté aux routes royales.

Le lieu choisi était connu comme le *Sitio de las calaveras* (« site des têtes de mort »), car on y a retrouvé des sépultures de l'époque romaine. Principalement construite par l'ingénieur militaire Sebastian Van der Borch, l'immense usine avait un indéniable air martial, entourée d'un imposant fossé et dotée de guérites tout autour de son périmètre, qui étaient gardées en permanence par des soldats du corps des dragons.



Quand les professeurs d'université se retrouvent en prison...

L'usine était flanquée de deux petits bâtiments : à gauche, la chapelle pour les ouvriers de l'usine et à droite, la prison du complexe.

Les cachots de cette prison ont été transformés en bureaux et sont utilisés par les professeurs de l'université, et les plaques de céramique avec leur numérotation y ont été conservées. La Manufacture royale de tabac a fini par avoir sa propre juridiction, avec un garde chargé de surveiller les délits commis dans l'enceinte de l'établissement, les plus fréquents étant le vol et la fraude, ainsi que son propre tribunal qui pouvait décider d'une privation temporaire de liberté, voire d'un licenciement.

MUSÉE DE L'HISTOIRE DE LA PHARMACIE

26

Une boutique d'apothicaire du XIX^e siècle méconnue

Facultad de Farmacia. Universidad de Sevilla

Calle Profesor García González, 2. Sous-sol

95 455 6729

institucional.us.es/museohistfarm - antonioramos@us.es

Visites sur rendez-vous



Sur rendez-vous, il est possible de visiter le musée méconnu de l'histoire de la pharmacie, qui se trouve au sous-sol de la faculté de pharmacie de Séville. En passant le seuil de la porte, le visiteur pénètre soudain dans une pharmacie datant de la fin du XIX^e/début du XX^e siècle, et entame un voyage intéressant et surprenant dans l'art ancien de la guérison.

Le grand bureau de l'antique pharmacie Gallego, qui se trouve à côté de l'ancienne caisse enregistreuse, organise cet espace où les médicaments étaient distribués au public. À l'arrière de cette salle se trouvait une porte qui menait au bureau et à l'arrière-boutique, où le pharmacien élaborait des médicaments. La pièce présente toutes sortes d'instruments d'époque : mortiers et balances, piluliers, moules à ovules et suppositoires, et bien d'autres outils pour la préparation de formules magistrales et de médicaments. Avec l'avancée de la science, le laboratoire est devenu plus important et a vu apparaître des éléments tels que les microscopes, les hydromètres, les centrifugeuses, les cuiseurs, etc.

Les étagères présentent une incroyable collection de produits pharmaceutiques : pilules, sirops, élixirs, onguents... et une riche collection de produits homéopathiques datant du milieu du XIX^e siècle. Cela témoigne du processus d'évolution d'une production plus artisanale vers une production industrielle naissante, et du conflit qui existera avec l'apothicaire traditionnel qui résistera quelque temps pour proposer ses préparations au public. En remontant les escaliers, les étagères de deux pharmacies traditionnelles de Séville sont conservées dans le couloir de droite. Les grandes étagères en acajou cubain, avec une partie de leurs ustensiles d'origine, sont celles de l'ancienne pharmacie Murillo, fondée par Francisco Murillo Hernández en 1897 (voir page 210). Elle était située plaza del Salvador. En face de ces étagères se trouvent celles de la pharmacie fondée par Eloy Burgos Nevado en 1913, qui était anciennement située calle Feria.



LE SÉPULCRE DE DIEGO GÓMEZ DE RIBERA ②

Une blessure mortelle dans la bouche

Sala Capitulat
 Monasterio de la Cartuja
 Centro Andaluz de Arte Contemporáneo
 Avenida Américo Vesputio, 2
 caac.es

Du mardi au samedi de 11 h à 21 h, dimanche et jours fériés de 11 h à 15 h 30



Dans la salle capitulaire du monastère chartreux de Santa María de las Cuevas se trouve une chapelle funéraire gothique dédiée à la famille de Ribera. En entrant dans la salle de gauche, on remarque la tombe de Diego Gómez de Ribera, Il Adelantado Mayor de Andalucía, une sorte de capitaine général nommé par le roi pour les guerres frontalières contre le royaume de Grenade. D'après sa posture, il semblerait que le gentilhomme ronfle placide-ment, tournant presque le dos à sa femme, Beatriz Portocarrero, fille du seigneur de Moguer. Vêtu d'une armure et d'un casque, il tient son épée de la main droite. Sa jambe gauche est croisée sur sa jambe droite, protégeant l'arme, comme si quelqu'un essayait de la lui prendre. Mais si l'on regarde attentivement, un rictus forcé au coin de sa bouche laisse apparaître une blessure qui indique une mort violente que le sculpteur a voulu rendre manifeste. On sait que Diego Gómez de Ribera était le fils de Per Afán de Ribera « El Viejo » (le vieux), le premier Adelantado Mayor d'Andalousie, et d'Aldonza de Ayala, sa seconde épouse, mais sa date et son lieu de naissance sont inconnus. Une chose est sûre : sa mort date de 1434, elle a lieu lors de l'assaut de la forteresse d'Álora à Malaga. Après avoir conquis Iznájar dans le royaume de Grenade et de nombreuses autres forteresses, puis avoir remporté de nombreuses batailles contre les Maures, il encercle la ville d'Álora et est abattu d'un coup d'arbalète dans la bouche alors qu'il présentait un drapeau blanc en signe de négociation. C'est la blessure qui est visible sur sa tombe.

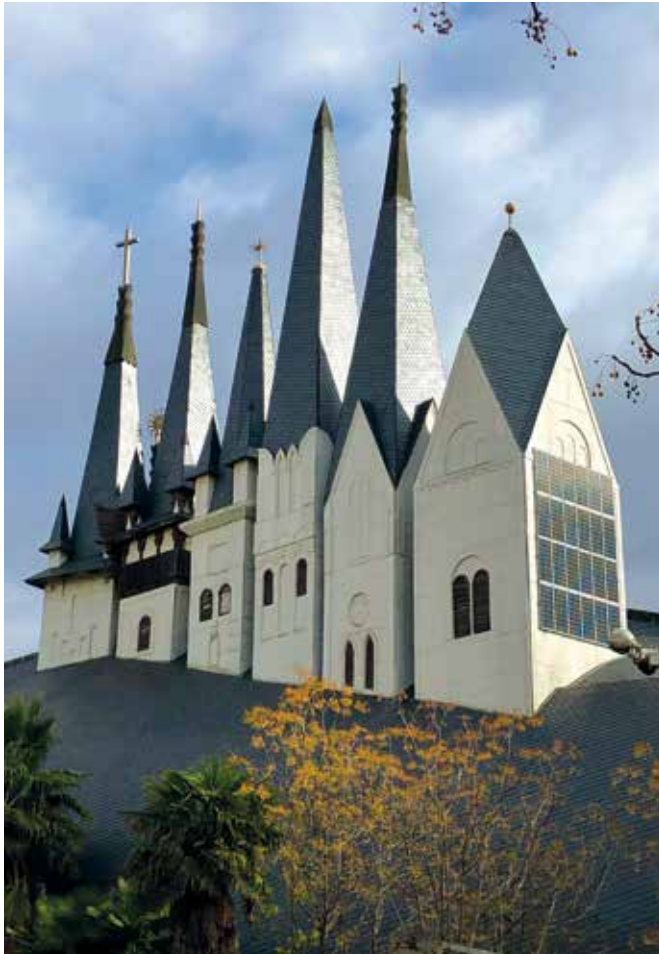
La Romance de Álora, une pièce bien connue des anciens chanteurs de romance frontaliers, livre une autre version très détaillée de la mort de Gómez de Ribera. Ainsi, alors que la population musulmane fuyait la forteresse, il aurait entendu des voix au-dessus du rempart, appelant à une trêve et déclarant que le château lui appartenait. En levant la visière de son armure pour vérifier qui se rendait, un Maure caché lui aurait tiré dessus avec une arbalète et l'aurait touché au front. Deux personnages, Pablo et Jacobillo, qu'il a élevés depuis leur plus jeune âge, le secourent alors qu'il est mortellement blessé, juste à temps pour entendre ses dernières volontés.



PAVILLON DE LA HONGRIE DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1992 ⑥

Sept tours ressemblant à une église de campagne hongroise

Calle Marie Curie, s/n



Grâce à son inscription sur la liste des biens d'intérêt culturel en raison de son importante valeur architecturale, la démolition du spectaculaire pavillon hongrois de l'Exposition universelle de 1992 a pu être évitée, mais cela n'a pas empêché la dégradation des lieux. Le bâtiment en bois et en ardoise conçu par l'architecte Imre Makovecz, l'un des plus importants partisans de l'architecture dite organique, a été l'un des plus appréciés par le public pendant l'exposition, bien qu'il soit aujourd'hui tombé dans l'oubli. Il représente une église de campagne hongroise surmontée de sept tours où des cloches de bronze ont été installées pour commémorer la victoire hongroise sur l'Empire ottoman lors de la bataille de Belgrade en 1456. L'ensemble du toit est recouvert de tuiles grises faisant penser à la coque inversée d'un navire, et les entrées sont gardées par de grands masques en bois rougeâtre.

AUX ALENTOURS

Pavillon de la Finlande de l'Exposition de 1992 ⑦

FIDAS Fondation pour la recherche et la diffusion de l'architecture, Séville

Calle Marie Curie, 3 - Isla de la Cartuja

Du lundi au vendredi de 8 h à 15 h

Bien que le pavillon de la Finlande ait été conçu comme un bâtiment éphémère, sa qualité esthétique en a fait le premier pavillon national à être conservé après une exposition. Il se compose de deux bâtiments opposés et complémentaires : Kone (machine), construit en acier froid, symbolisant l'industrie et la technologie, et Koli (quille), en bois, en référence à la nature et à la tradition. Entre les deux, un espace étroit s'ouvre, représentant la gorge de l'enfer, une métaphore de la crevasse symbolique du parc national d'Helvetinjärvi.

Pavillon du Mexique de l'Exposition de 1992 ⑧

Calle Tomás Alba Edison, 6

Malgré son état de délabrement actuel, le pavillon mexicain était l'un des bâtiments qui contenait les éléments les plus inhabituels et les plus significatifs de l'exposition de 1992. Sous les deux immenses X de 18 mètres de haut, lettre représentant le nom du pays et qui rappelle le pavillon de 1929 (voir page 256), se trouve une réplique exacte d'une tête olmèque d'environ 3 mètres de haut. Devant le bâtiment, une grande mosaïque colorée fait référence à l'Œil de Dieu, un élément rituel et magique des Indiens huichol et tepehuàn, également appelé Sikuli, qui signifie « le pouvoir de voir et de comprendre les choses inconnues ». À côté du pavillon se trouve un cactus géant : ce *sahuaro* (*Carnegiea gigantea*) provient du désert de la vallée des Géants à Mexicali, en Nouvelle-Californie. Il mesure 14 mètres de haut, pèse 18 tonnes et son âge est estimé à 1500 ans.

RICARDO DE CASTRO



SÉVILLE

INSOLITE ET SECRÈTE

Pourquoi le profil de Grace Kelly figure sur la façade de la mairie, l'héritage du fils de Christophe Colomb, un cimetière juif médiéval à l'intérieur d'un parking, un salon de coiffure très particulier, les souvenirs oubliés des bateaux-vapeurs du Guadalquivir, des symboles maçonniques dans une église, les derniers vestiges des pavillons andalous de l'Exposition de 1929, une centrale électrique moderniste méconnue, un spécimen de la machine nazie Enigma, une collection d'art chinois et japonais dans une maison-palais Renaissance, les colonnes d'une synagogue médiévale...

Loin des foules et des clichés habituels, Séville garde encore des trésors bien cachés qu'elle ne révèle qu'à ses habitants et aux voyageurs qui savent sortir des sentiers battus.

Un guide indispensable pour ceux qui pensent bien connaître Séville ou pour ceux qui souhaitent découvrir un autre visage de la ville.

Couverture : photo de Margot H

ÉDITIONS JONGLEZ

304 PAGES

ÉDITION 02

18,95 €

info@editionsjonglez.com

www.editionsjonglez.com

ISBN : 978-2-36195-679-0



9 782361 956790